

Le val de Londres

écrit par DANIEL ARAZO ©

Année 1956. En ce mois de février, une vague de froid sibérien s'abattait sur le territoire. Depuis plusieurs jours, le thermomètre affichait de très basses températures, dix à vingt degrés en dessous de zéro. Pour la nature et pour les hommes, le pire était la persistance de ce temps glacial sur une durée considérée comme anormale.

En Provence et en Languedoc, régions peu habituées à de tels extrêmes, bien des végétaux souffraient, et d'autres mouraient gelés jusqu'aux racines. Gros dégâts sur les oliviers ainsi que sur de nombreuses autres espèces d'arbre, non habituées, donc fragiles, à ces grands froids. Tout le pays était grandement paralysé, et les humains se calfeutraient. Beaucoup tombaient malades, certains mouraient.

Dans le val de Londres, la situation était amplifiée. Cette cuvette mérite bien son nom de petite Sibérie. Ici, la température était descendue à -25°C , voire même à certains moments et en certains points, à -30°C . Même les plus endurants et les anciens ayant déjà vécu ces écarts météorologiques restaient comme figés.

Le petit village de Notre-Dame-de-Londres, tout comme d'ailleurs St-Martin-de-Londres, le Mas-de-Londres ou Le Rouet proche, présentait l'aspect d'une image hivernale fixe. Les gens d'ici, depuis quelques jours, ne vquaient plus aux travaux extérieurs. Les sols étaient aussi durs que la pierre, et les doigts totalement engourdis. Seul le minimum indispensable au quotidien était assuré, et tous attendaient la fin de cette vague destructrice.



Alors, comme dans le passé, les habitants se retrouvaient, dès la nuit venue, chez l'un ou chez l'autre pour vivre ensemble autour d'une cheminée bienfaitrice une veillée traditionnelle. On y échangeait sur tout et sur des petits riens. On refaisait le monde, on parlait des absents. Et puis, quelques boissons chaudes avec ou sans alcool haussaient la température dans les têtes. Et on se mettait à chanter. Puis, venait pour clôturer la soirée le moment où un ancien parlait du passé. Il racontait son histoire dans le pays avec moult anecdotes. Il régala l'assemblée, très aux écoutes.

À l'une de ces veillées, Martin prit la parole :

- Je vais vous raconter l'histoire d'il y a très longtemps. Je la tiens de mon père qui, lui-même, l'avait entendue de la bouche du sien. Elle nous concerne tous ici, car elle parle du val de Londres, et plus spécialement de l'arrivée du christianisme dans ce secteur.

Martin entama alors son histoire :

- Dans le courant du 9^e siècle je crois, quelques décennies après l'implantation de l'abbaye de Gellone, les autorités religieuses décidèrent d'envoyer des moines parcourir les environs afin d'œuvrer pour le développement du christianisme, ceci s'avérant nécessaire à leurs yeux après les derniers siècles obscurs qui précédèrent l'empire de Charlemagne. Ces moines itinérants avaient pour mission d'étudier la possibilité de structurer des paroisses. De plus, il était nécessaire de lutter contre les pratiques de culte païen qui s'étaient fortement répandues dans les terres isolées. C'était le cas pour le pays de Londres.

Ce secteur était doté d'un sous-sol largement argileux, et les eaux de pluie engorgeaient ce terrain imperméable. Certains points voyaient l'eau stagner presque toute l'année. On pouvait ainsi parler de marécage. C'est d'ailleurs cette particularité qui est à l'origine du nom de Londres qui provient du vieux mot *laoundras* signifiant précisément marécages. Il n'y avait pas encore ici d'agglomération proprement dite. Les familles vivaient dispersées dans ce secteur en fonction de la présence de sols cultivables ou exploitables comme prairie pour les bêtes. Beaucoup de pauvres maisons étaient à l'écart, et quelques domaines plus vastes attiraient ceux qui cherchaient du travail. Les gens d'ici connaissaient parfaitement les difficultés de la vie. Mais ils savaient aussi partager et être solidaires. Parfois, ces veillées dans une chaumière rassemblaient plusieurs familles.

Un jour, une nouvelle se répandit dans le val : de curieux hommes, dotés d'une tonsure sur le crâne, vêtus d'une tunique couleur marron et marchant sandales aux pieds, étaient apparus. Les gens d'ici ignoraient qu'il s'agissait de deux moines en provenance de l'abbaye de Gellone. Le père prieur les avait chargés de prendre contact avec la population de cet espace difficile à atteindre. Afin de leur assurer une sécurité sur les chemins, deux cavaliers en armes représentant le pouvoir civil près d'Aniane, les accompagnaient. Il ne s'agissait nullement d'effrayer les paysans. Bien au contraire. Pendant plusieurs semaines, ces moines qui avaient la parole facile, réunissaient les habitants d'un secteur, puis d'un autre dans l'un des bâtiments les plus conséquents ou en plein air lorsque le ciel le permettait.

Ils expliquaient ce pourquoi ils avaient été mandatés par les autorités religieuses, mais aussi par le pouvoir seigneurial. Le but était de regrouper les volontaires en certains lieux propices isolés de l'eau omniprésente, donc des pestilences qui y étaient liées. Puis, construire des chapelles qui seraient des lieux d'échange et de convivialité, bien entendu autour du culte dominical. Et puis les moines, qui étaient de grands érudits dans maints domaines, firent miroiter des perspectives auxquelles les habitants de ces lieux ne s'attendaient pas : une bonne organisation de la vie sociale, un réseau de voies de communication, des cimetières aussi qui n'existaient pas, une justice, une protection vis-à-vis d'éventuels envahisseurs et, surtout, un assèchement des mauvaises zones humides grâce à un système de canaux qui draineraient les eaux vers la rivière le Lamalou.

Certes, tous n'étaient pas coopérants. Il fallut vaincre leur peur d'un système hiérarchisé et il fallut convaincre des bienfaits d'une pratique religieuse monothéiste basée sur l'église chrétienne romaine, et en même temps rejeter tout rite païen. Mais le temps émoussa bien des hostilités et des désaccords.



Des bâtisseurs arrivèrent d'Aniane. Après les premières chapelles, ce furent les habitations regroupées en petites agglomérations qui, plus tard, prendront les noms de Saint-Martin-de-Londres, Mas-de-Londres et Notre-Dame-de-Londres.

Des décennies furent encore nécessaires pour aménager cette petite région. Fin 11^e – début 12^e siècle, des superbes églises en pierre de taille remplaçant les trop petites chapelles firent la fierté des environs.

Si les constructions en bois subsistaient largement, la pierre s'imposait progressivement. Les marécages disparurent grâce à d'imposants travaux de drainage que le savoir monastique supervisait.

On offrit un gobelet d'eau au conteur qui, visiblement, avait la bouche sèche de trop parler.

S'étant désaltéré, Martin reprit :

ÉVOCACTION DE JEAN-LE-CONTEUR

- On travaillait beaucoup en ces lieux, mais on savait aussi se détendre et se retrouver certains soirs à la veillée. À l'occasion de l'une d'entre elles, alors que c'était toujours plus ou moins les mêmes récits que l'on pouvait entendre, un étranger se présenta à la porte de la grande maison où 20 à 30 personnes étaient regroupées. L'homme présentait et parlait bien. Il fut accueilli chaleureusement et proposa au groupe de leur conter une histoire que personne n'avait sans doute jamais entendue ici. Mais d'abord, il se présenta : « On me nomme Jean le conteur. Je viens d'en bas, c'est-à-dire de la vallée du fleuve Hérault, et plus précisément de la petite agglomération qui se développe autour de l'abbaye de Gellone. J'y ai appris à lire et à écrire. C'est d'ailleurs pour cela que je suis envoyé parmi vous : apprendre à tous ceux qui le souhaitent l'écriture et la lecture. Toutefois, nous pourrions en parler plus tard. Pour l'instant, c'est l'histoire de ce qui s'est passé ici il y a fort longtemps que je vais vous narrer. Sachez que les moines de Gellone m'ont autorisé à consulter de nombreux ouvrages de leur bibliothèque. J'ai pu y découvrir ainsi des informations essentielles après de longues recherches. J'ai donc décidé de tenter une reconstitution d'une partie de la mémoire des lieux, et en particulier des vôtres. »

Le public présent, très heureux d'entendre quelque chose de nouveau, fit le silence. Dans tous les yeux brillait une intense flamme de curiosité. Alors, Jean le Conteur commença :

UN SAUT DANS LE TEMPS

« Il y a de cela fort longtemps, bien avant même l'arrivée des Romains en Gaule, le val dans lequel vous vivez, et que les moines ont largement asséché, n'était pratiquement pas habitable. Vous avez connu des zones de marécage. Mais, en ces temps-là, il s'agissait d'une cuvette naturelle fortement remplie par les eaux de pluie et celles du Lamalou.

Elles avaient grandes difficultés à s'écouler vers le grand fleuve, malgré la pente. En effet, un verrou constitué d'énormes blocs rocheux jouait le rôle de barrage naturel. Cette eau passait plus ou moins bien entre les blocs colmatés par des alluvions argileuses. Et c'est à cause de cela que toute l'année, le val n'était qu'un miroir liquide, ce qui entraînait des nappes de brume et de brouillard quasi-permanentes. Les rayons du soleil étaient filtrés, et peu de vie s'y rencontrait.



Les peuplades de cette époque avaient choisi de s'installer au sec, sur les hauteurs situées entre ce barrage et le grand fleuve. Certains groupes avaient même pris possession des terrasses, des abris sous roche ou autres cavités qui dominaient l'étroit défilé du Lamalou en contrebas, plus précisément vers le secteur où il existe des arches de pierre dont l'une, très imposante, était devenue un lieu de culte pour ces troglodytes. Leurs dieux étaient multiples : dieu de l'eau, de la roche, des arbres, et bien d'autres. Ils allumaient de gigantesques

brasiers de bois sur les plates-formes entourant cette arche. On a même mentionné dans les écrits retrouvés qu'ils immolaient des animaux, mais aussi des êtres humains... Mais, est-ce vraiment la réalité ?

Ces pratiques avaient comme objectif de leur assurer assez de nourriture et de les protéger des flammes du ciel. En effet, ces peuples redoutaient les orages qui grondaient, ainsi que la puissance des éclairs et ils pensaient que des incantations les protégeraient. Ils ne s'aventuraient pas au-dessus dans le vallon, car ils y rencontraient les mauvais esprits. Ils voulaient probablement désigner cette brume plus ou moins épaisse qui présentait parfois à leurs yeux des formes fantastiques et inquiétantes qui lançaient leurs bras vers eux tout en émettant des sonorités à faire trembler. Mais c'était très probablement le son aigu de l'air s'engouffrant dans la partie haute du ravin.

Et puis arriva le grand cataclysme, cet évènement qui modifia totalement l'aspect du secteur, mais aussi le cours de la vie en ces lieux. Un jour, tandis qu'une cérémonie autour du feu se déroulait au pied de l'arche, un ciel gris puis presque noirâtre se développa si vite que les présents crurent à l'arrivée précoce de la nuit. La peur les envahit. Tout se mettait à gronder au-dessus de leurs têtes. Et leurs incantations prirent de l'ampleur. La pluie arriva juste après, ainsi que les premières lueurs inquiétantes dans les nuages. Alors, femmes et hommes rejoignirent précipitamment leurs habitats élevés. Là, protégés dans la paroi, ils assistèrent à l'exceptionnel spectacle que Dame Nature leur avait réservé. Cet évènement allait fortement ébranler leur vie et leurs croyances, mais modifier aussi leur destin.



Les nuages devenaient de plus en plus boursoufflés. Ces masses sombres se rapprochaient du sol, et des zébrures les traversaient. Puis, le grondement se fit envahissant, et des claquements secs se firent entendre, d'abord espacés, puis augmentant en fréquence et en puissance. Les premiers jets d'éclairs atteignant le sol apparurent. Plus un seul instant de répit, l'ambiance sonore était saturée. On eut dit une fin de monde. Cet orage, tel un monstre issu du ciel mais aussi des entrailles de la terre, allait raser sans aucun doute toute vie ici. Les dieux

crachaient leur colère.

Lorsque soudainement, une salve de gigantesques éclairs transformant le noir en clarté violente se déroula du ciel et vint frapper sur le haut du ravin les gigantesques blocs de pierre formant barrière. L'impact fut si puissant que des boules de feu formèrent des gerbes se déployant de tous côtés. Le son d'une explosion faramineuse se répandit sur des dizaines de lieux à la ronde et, dans ce fracas jamais vécu par les hommes, le rempart naturel éclata, et les blocs furent projetés à distance, laissant béant ce qui était juste avant la retenue des eaux du val. Il ne fallut que quelques secondes pour que la masse liquide se précipite dans cette déchirure. Des cascades torrentielles se formèrent, qui roulaient des roches et des troncs d'arbres. L'écho de cette rumeur naturelle se déploya partout dans les alentours. Le Lamalou venait de retrouver un écoulement qu'il n'avait plus connu depuis des siècles, et peut-être plus. À l'aval de l'arche, le fond du défilé se remplissait vite, et le flot emporta de la roche, des végétaux, mais aussi de nombreux humains qui périrent.

Ceux qui s'étaient réfugiés en terrasse restaient figés sur place, face à ce spectacle jamais imaginé. Il y eut de graves retentissements en bas, notamment dans les gorges et dans les vallées du fleuve. Le niveau des eaux augmentant violemment, des vies furent détruites, et des terres cultivées submergées. Plus haut, dans le val, étant donné la surface noyée, le niveau ne descendit que lentement, et il fallut plusieurs semaines pour qu'une grande partie des sols soit mise à jour.

Les peuplades qui vivaient ici, effrayées par cet événement, pensèrent que les dieux en colère ne voulaient plus d'eux dans cette partie de la région. Ils la quittèrent pour se disperser et s'installer en divers sites qu'ils contribuèrent par la suite à exploiter et à mettre en valeur. Ils organisèrent les premières communautés villageoises. On peut dire qu'ils sont en partie à l'origine de ce que vous êtes aujourd'hui. En effet, certains s'établirent dans le val du Verdus ou, plus loin dans la plaine, lieu où, bien plus tard, les grandes abbayes d'Aniane et de Gellone naîtront et transformeront le cadre de la région. D'autres vinrent se fixer dans cette plaine où vous êtes aujourd'hui. Les démons des brumes et brouillards ayant disparu, ils purent fonder en cet endroit les premiers noyaux de la vie de l'homme.»

Jean le Conteur venait de terminer son récit. Un long silence s'ensuivit. Les auditeurs restaient subjugués par ce qu'ils avaient entendu. C'était une révélation sur l'histoire des hommes et sur les relations qu'il y avait entre le lointain passé et le présent. Personne ici ne serait plus jamais comme avant, chacun ayant compris qu'il n'était pas un pion isolé sur un coin de terre, mais qu'il faisait partie d'une longue chaîne évolutive qui aboutit au fait qu'il

n'est qu'une part de résultante de tout ce qui s'était déroulé avant et qu'il est porteur d'une part de l'avenir des êtres humains et de l'humanité toute entière.



MARTIN ACHEVE SON RECIT

En cette soirée du mois de février de l'année 1956, Martin venait d'achever son histoire. Les amis et voisins qui participaient à cette veillée réconfortante restaient figés. Un long silence s'ensuivit du fait des émotions ressenties par tous quant au récit qu'ils venaient d'entendre et de vivre d'une certaine façon.

Alors qu'à l'extérieur, un vent du nord glacial soufflait sur le val de Londres, des coups frappés à la porte de la maison sortirent brusquement les présents de leur torpeur. On alla ouvrir. Un homme barbu, revêtu d'une tunique épaisse, d'un bonnet de laine et de bottes fourrées, était là, face à tous. On le fit entrer, et il se présenta :

- J'ai su qu'il y a une veillée ici et qu'on y raconte des récits concernant le passé.

Et il ajouta :

- On m'appelle Jean le Conteur.

Ce fut le choc. Un nouveau profond silence s'installa.

- Je sais que l'ancien ici présent, à qui d'ailleurs je présente mes hommages les plus respectueux, oui je sais, que votre conteur a évoqué mon nom.

On entendit alors murmurer parmi les personnes présentes : « Mais c'est impossible ! Quelle est cette supercherie ? ».

Calmement, Jean le Conteur pria l'assistance de s'asseoir. Lui-même se positionna sur un banc près de la cheminée, et alors il expliqua :

- Je suis le porteur et le messager de la mémoire de cette région. Je n'ai pas d'époque. Je n'ai pas d'âge. Je dispose de temps, et encore de temps. Je suis l'histoire de ce pays, mais aussi la légende. En réalité... Suis-je un humain comme vous ? Ou alors une entité abstraite ? Suis-je une vision ou une illusion ? Peut-être tout cela à la fois. Je vais tout simplement vous révéler que je suis en fait la projection de vos désirs les plus profonds de connaître votre passé et d'en savoir plus sur vos racines. Je sais que vous êtes impatients de combler le vide qui existe dans votre mémoire collective. Mon rôle est précisément situé à ce niveau-là. Écoutez bien, écoutez maintenant. Je vais vous parler de la grande période séparant l'époque allant de la fin de l'histoire de votre conteur jusqu'à aujourd'hui.

La voix de Jean était limpide et riche d'intonations, chargée d'émotions. Les auditeurs étaient comme hypnotisés.

Jean le Conteur parla presque toute la nuit des évènements politiques, religieux, militaires, économiques et humains qui se succédèrent ici pendant sept siècles. C'était passionnant. Il évoqua le pouvoir seigneurial, les nobles, les châteaux construits puis démantelés, les compagnies routières liées à la guerre de Cent ans, il aborda aussi la question des guerres de Religions, de la fin de la monarchie, de l'époque de la Révolution et de l'épopée napoléonienne. Il insista particulièrement sur les malheurs, les désastres, les famines, puis la première guerre mondiale, et la seconde. Enfin, il termina par la vie des habitants de ce val de Londres, les caprices du climat comme actuellement, le courage de tous face aux adversités, l'amour du pays, de sa nature et de son patrimoine.

Il était 4 heures du matin, et personnes ne manifestait la moindre fatigue. On voyait les yeux briller du fait de larmes d'émotion, mais aussi de la richesse du savoir qui venait d'être partagé.

- Et voilà – dit Jean le Conteur en se levant – c'est à vous de transmettre cet héritage formidable aux autres, et notamment aux enfants qui, eux-mêmes, le véhiculeront vers les lendemains. Peut-être d'ailleurs les rencontrerai-je dans un avenir plus ou moins proche. Sachez aussi que tant que la connaissance dominera l'être humain, tant que le passé ne sera pas rejeté puis oublié et tant que chacun s'investira d'un devoir de mémoire, je serai toujours là à croiser le chemin des hommes.

Sur ce, la porte s'ouvrit et l'homme sortit pour disparaître, on n'a jamais su où et comment. Personne ne le revit, tout au moins ceux de cette vie-là. Alors, soudainement, avant même que chacun reparte vers son logis, un souffle à la fois doux et puissant fit s'emmêler les cheveux et vaciller les flammes de la cheminée et des bougies allumées pour l'ambiance.

Était-ce le souffle de la vie ? Le souffle du savoir qui pénétrait chaque esprit ? Ou le souffle des échanges, celui des lendemains ? Toujours est-il que tous sortirent de cette maison, la tête pleine de projets, et riches d'une volonté nouvelle : ne jamais renoncer et toujours se battre pour que la connaissance l'emporte sur l'obscurantisme. Ils se sentaient investis d'un devoir qui allait totalement modifier leur vision de l'avenir.

Le lendemain, après dix jours de froid sibérien dans ce val de Londres, en cette mi-février de l'année 1956, le soleil réapparut franchement, et les températures remontèrent. Ce fut la fin de l'un des noirs épisodes climatiques ayant parcouru ces lieux. De nombreux arbres étaient morts, des cultures anéanties, des animaux n'avaient pu supporter de tels grands froids, mais... l'espoir était revenu.